

Des portraits, une planète Retour sur l'année québécoise 2018

Charles-Henri Ramond

Volume 37, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ramond, C.-H. (2019). Des portraits, une planète : retour sur l'année québécoise 2018. *Ciné-Bulles*, 37(2), 28–31.

Des portraits, une planète

CHARLES-HENRI RAMOND

Avec 38 longs métrages documentaires québécois sortis en salle en 2018 — en dehors des festivals —, la vigueur et la diversité de la production locale ont plus que jamais sauté aux yeux. Supérieur de 9 unités au total de l'année précédente, ce chiffre dépasse même le record établi en 2016, alors que 34 films avaient pris l'affiche¹. Voilà qui devrait donner matière à réflexion à ceux — dont nous faisons partie — qui, en novembre 2015, pressentaient le pire à la suite de la fermeture du Cinéma Excentris, où de nombreux essais et documentaires d'auteur voyaient le jour. Des 38 œuvres du *corpus* de 2018, près du tiers étaient des productions indépendantes, projetées principalement à la Cinémathèque québécoise, qui a emboîté le pas au défunt temple du boulevard Saint-Laurent, tandis que les deux tiers restants ont bénéficié d'une distribution étendue à quelques écrans en région et d'efforts de mise en marché plus tangibles.

Difficile en quelques paragraphes d'analyser les tendances qui se dégagent de l'offre pléthorique proposée aux spectateurs. Deux statistiques paraissent cependant dignes de mention. En premier lieu, notons la forte présence des premiers longs métrages, qui représentaient à eux seuls presque la moitié (43%). Une proportion élevée remarquée en 2016 (46%), puis confirmée en 2017 (40%) qui indique un renouvellement important au sein des cinéastes québécois. Ce phénomène — qu'il serait intéressant d'étudier plus avant — est déjà observé dans le domaine de la fiction depuis quelques années. Soulignons également la nette progression des œuvres réalisées ou coréalisées par des femmes. Elles étaient en effet près de 45% des cinéastes en 2018. Souhaitons que ce courant arrive aussi en fiction,

ce qui est loin d'être le cas actuellement (sur les 40 fictions de l'an dernier, 8 étaient réalisées par des femmes). Une première depuis des lustres! D'autant plus que cette percée soudaine renverse la courbe décroissante qui avait été enregistrée au cours des trois années précédentes (28% en 2017, 30% en 2016 et 34% en 2015). Les décisions prises par les institutions en matière de financement paritaire porteraient-elles si tôt leurs fruits? On suivra la tendance dans le futur, tout comme l'on surveillera avec attention si les pressions qui s'exercent sur la profession (budgets restreints, diffusion sur grand écran fragile, manque de reconnaissance des médias généralistes, entre autres) parviennent à s'estomper quelque peu.

Au chapitre des résultats en salle, 2018 fut ponctuée de beaux succès, trop rares hélas, mais très probants. En tête de lice, on retrouve **La Terre vue du cœur** de Iolande Cadrin-Rossignol, qui a réussi à tirer profit du capital sympathie de sa vedette Hubert Reeves pour rejoindre 26 000 spectateurs. Pauline Julien est une autre figure appréciée du public, et **Pauline Julien, intime et politique** de Pascale Ferland l'a bien démontré en atteignant 14 000 admirateurs de la chanteuse. Dernier du trio, **La Part du diable** de Luc Bourdon, émerveillant près de 8 000 personnes par son méticuleux travail effectué à partir des archives de l'Office national du film². À noter que pour la première fois, l'ONF a proposé sur son site Internet le visionnement gratuit des deux films précités à peine quelques semaines après leur présentation en primeur. Une heureuse initiative qui mérite d'être soulignée et qui, souhaitons-le, sera répétée à l'avenir.

Alors que nous sommes bombardés d'images de toutes sortes, à peu près toutes placées au même niveau, la profondeur ana-

1. Sources personnelles de l'auteur — les films indépendants n'étant pas systématiquement répertoriés par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, le total des longs métrages documentaires est approximatif.

2. Observatoire de la culture et des communications du Québec.

lytique livrée sur grand écran par les documentaristes apparaît plus que pertinente. Au chapitre des thématiques abordées l'an dernier, les particularismes de la vie dans les régions du Québec et du Canada ont fait l'objet de multiples observations attentives, dignes héritières du cinéma direct d'antan. Ce sont toutefois les sujets de société qui ont largement primé. Pauvreté, religion, migrations, condition féminine ou conflits mondiaux, nos cinéastes s'engouffrent dans les questions importantes de l'heure, offrant au spectateur une juste complémentarité avec le traitement accordé par les médias traditionnels. Il n'est donc pas surprenant que les causes reliées à l'état de nos écosystèmes aient été abondamment explorées. Plusieurs visions d'auteurs ont parlé de ce problème complexe et sans précédent, à la fois en faisant part de la poésie des étoiles ou en mettant en lumière les douloureux destins de ce qu'il est désormais



Pauline Julien, *intime et politique* de Pascale Ferland

convenu d'appeler les réfugiés climatiques. Du combat de citoyens de la ville de Québec pour faire entendre raison à une usine polluante (**Bras de fer** de Jonathan et Jean-Laurence Seaborn) à l'idée de génie d'un dirigeant devant relocaliser la population de son archipel menacé par la montée des océans (**Anote's Ark** de Matthieu Rytz), en passant par les images majestueuses rendues par Alison McAlpine dans le désert d'Atacama (**Cielo**), l'environnement aura été au cœur de nombreux films. Les portraits des **24 Davids** de Céline Baril, celui du **Grand Cru** de David Eng et les thèses avancées dans **La Terre vue du cœur** abondaient dans le même sens.

Les fresques mettant en scène des personnalités marquantes ont toujours eu le statut de thèmes de prédilection auprès du public, et donc conséquemment des producteurs et des diffuseurs. L'an dernier a confirmé cette règle, alors que pas moins de sept films ont pris comme sujet le dynamisme et la reconnaissance internationale d'artistes. Renforcées par l'emploi de documents d'archives, ces propositions rassembleuses et très respectueuses ont en outre permis de revivre quelques moments de la grande ou la petite histoire du Québec sous des angles parfois étonnants, passionnants et instructifs. Ont été évoqués tour à tour : la chanson et l'engagement citoyen avec **Pauline Julien, intime et politique**; la naissance du septième art au Québec avec **Jean-Claude Labrecque – Une caméra pour la mémoire** de Michel La Veaux; la danse contemporaine avec **Louise Lecavalier – Sur son cheval de feu** de Raymond St-Jean; l'École supérieure de ballet du Québec avec quelques jeunes élèves résilients dans **Point d'équilibre** de

Christine Chevarie-Lessard; la musique classique, l'Orchestre Métropolitain de Montréal et la ferveur de son chef Yannick Nézet-Séguin avec **Ensemble** de Jean-Nicolas Orhon; ou la dramaturgie d'André Brassard avec **Notre été avec André** de Claude Fournier. Figurent aussi dans cette section : **Certains de mes amis** et le film atypique **13, un ludodrame sur Walter Benjamin**, que nous détaillerons plus avant.

En ce qui concerne les styles, force est de constater que les codes du reportage télévisé ont encore de beaux jours devant eux. L'an dernier, ils ont été majoritaires sur les écrans, avec, avouons-le, plus ou moins de réussite d'un point de vue esthétique. Toutefois, plusieurs cinéastes ont su faire montre d'ingéniosité pour proposer des expériences visuelles et sonores originales et décomplexées. Écartant les plans courts, revisitant les traditionnelles entrevues en face à face et mettant à contribution des techniques d'animation inventives, ils ont préféré aborder leurs sujets en optant pour une démarche protéiforme démontrant le plein potentiel du médium cinématographique. Voici quelques exemples de prises de position formelles qui sont restées en mémoire. Avec **Destierros**, un premier long métrage faisant preuve d'une véritable maîtrise, Hubert Caron-Guay remodèle la façon de photographier les têtes parlantes avec un résultat pour le moins efficace. Sur fond noir, il ne laisse dans l'éclairage que les visages des migrants sud-américains venus relater leurs parcours de survie et, ce faisant, rapproche le spectateur de leur sort, concentre son attention sur la parole, en plus de magnifier les émotions. Juxtaposés au sentiment d'urgence qui se dégageait des images

de fuite en avant, filmées caméra à l'épaule, ces témoignages offrent une vision saisissante d'un fait dramatique, multidimensionnel et, hélas, encore trop présent dans l'actualité. Avec Catherine Martin, la caméra reste parfaitement posée sur son trépied, donnant un reflet, en apparence, plus serein de la réalité. Celle d'artistes et de professionnels passionnés, visiblement touchés de rendre compte devant l'objectif d'aspects peu connus de leur métier. Dans **Certains de mes amis**, l'auteure des **Dames du 9^e** (1998) et de **L'Esprit des lieux** (2006) fait du temps un allié précieux pour composer des atmosphères sans bruit ni fureur, que les minutieux plans-séquences, longs et silencieux, illustrent à merveille. Martin rend grâce à la beauté du geste, libère la parole et permet d'entrer dans un monde fascinant constitué de rituels presque sacrés, entre concentration au travail et banalité du quotidien. Captivée par la foi qui anime ses intervenants, la réalisatrice porte ainsi un regard émouvant sur la création et livre un objet de cinéma réflexif profondément humain. Situé à mille lieues du style de sa collègue, celui que Carlos Ferrand a privilégié pour rendre hommage au philosophe allemand Walter Benjamin, décédé dans le sud de la France en 1940 alors qu'il fuyait les nazis, s'avère audacieux, ludique et, pourrait-on dire, échevelé. L'inventivité que déploie le réalisateur d'**Americano** (2007) dans **13, un ludodrame sur Walter Benjamin** se révèle tant sur le fond que dans la forme et donne naissance à

un portrait kaléidoscopique, bien loin des codes habituels du biopic. La chose n'était pourtant pas aisée. Le film compense un propos en apparence rébarbatif — ou à tout le moins très largement méconnu — par un découpage vif, dont la rythmique a été organisée en 13 courts chapitres, reliés entre eux par l'évocation de l'essence même de la pensée du savant. Un montage original, parfaitement adapté à l'œuvre hétéroclite et inclassable de l'auteur de la *Critique de la violence*. Au chapitre des réussites visuelles, soulignons la mise en scène de petites marionnettes colorées et l'amalgame de collages d'archives et d'artefacts jamais montrés. Et en prime, une voix hors champ imagée, poétique, empreinte de mystère, tout comme le fut la vie de son sujet.

Afin de mieux illustrer la diversité des genres, des thèmes et des formes, nous avons choisi de passer en revue trois propositions radicalement différentes qui ont marqué l'année écoulée: le drame intimiste **Manic** de Kalina Bertin, un premier opus très prometteur; la chronique **Les Lettres de ma mère** de Serge Giguère; et le documentaire de création **La Rivière cachée**, réalisé par Jean-François Lesage.

Les premiers films sont souvent très étroitement liés aux histoires personnelles de leurs cinéastes. Kalina Bertin confirmait à l'auteur de ces lignes ce postulat partagé par plusieurs



Les Lettres de ma mère de Serge Giguère



Manic de Kalina Bertin



La Rivière cachée de Jean-François Lesage

en confiant l'impérieux besoin qu'elle avait ressenti de faire de **Manic** l'exutoire d'un vécu douloureux, gardé sous l'éteignoir. Dans ce premier long métrage, la jeune réalisatrice s'emploie donc à retracer son parcours atypique débuté par une enfance heureuse à Hawaï et troublé par l'épisode tragique de la mort de son père, assassiné dans des conditions nébuleuses. En parallèle, elle établit un délicat lien entre les générations en puisant dans la vie chaotique de son fantasme paternel les causes possibles aux problèmes psychologiques affligeant, 30 ans plus tard, son frère et sa sœur. La démonstration, aux détours surprenants et instructifs, donne lieu à un film-enquête passionnant, mêlant caméra à l'épaule, film de famille et reportage sociologique. **Manic** témoigne sans fard de ce que l'on pourrait communément appeler la maladie mentale. Bertin livre également un bel exemple d'amour fraternel et de l'indéfectible complicité qui s'installe malgré des moments parfois houleux, des coups de gueule, des doutes et le lot d'incertitudes qui en découle. En somme, une première œuvre aussi riche qu'émouvante qui laisse présager une carrière à suivre de près.

Douzième long métrage du vétéran Serge Giguère, **Les Lettres de ma mère** adopte une démarche singulière pour opérer la jonction entre la petite histoire de sa nombreuse fratrie (il a 16 frères et sœurs!) et la grande épopée des Canadiens français à l'époque du boom démographique des années 1950. Le résultat est des plus captivants. En premier lieu grâce à une forme libérée de toutes contraintes, qui fait se chevaucher de drôles de silhouettes grandeur nature créées à partir de photos anciennes, une mise en scène de théâtre de boulevard, des ombres chinoises et des séquences animées « patentées » avec les moyens du bord, mais avec beaucoup d'inventivité. Giguère exploite l'art du symbole pour mieux rendre vivant le côté « patenté » du peuple canadien-français, tout en illustrant à merveille la résilience d'une génération de bons travailleurs fidèles à des valeurs simples et vraies. À l'instar du portrait réalisé par Carl Leblanc de son

père (**Le Commun des mortels**, 2016), Giguère livre un touchant témoignage de ce que furent en leur temps ces héros anonymes d'un pays en pleine construction. Tout en n'oubliant pas d'adresser un vibrant hommage à toutes les mères de la terre, montrées ici comme les gardiennes des liens familiaux, des secrets, tout comme des traditions.

Après **Contes du Mile-End** (2014) et **Un amour d'été** (2016), Jean-François Lesage poursuit avec **La Rivière cachée**, une réflexion méditative unique en son genre, peu propice aux comparaisons et échappant à bien des égards aux codes établis. Dans une région éloignée, à l'abri d'une forêt dense, traversée par un cours d'eau indompté, le réalisateur et sa preneuse de son captent les chuchotements philosophiques de quidams venus chercher la quiétude dans ce lieu improbable. Comme il l'avait fait dans ses deux précédents opus, filmés en plein cœur de Montréal, Lesage transforme son décor, mystérieux et crépusculaire, en pôle d'attraction de nos préoccupations et de nos doutes, intemporels et universels. L'héritage laissé aux générations futures, les difficultés de la vie à deux, le besoin de conserver l'harmonie avec la nature sont, entre autres, le moteur de cet essai dressant avec justesse un parallèle fascinant entre la sérénité immuable du cheminement de la rivière et les tourments de parcours individuels enclins à la rêverie romantique.

Comme on a pu le voir dans ce survol, le documentaire québécois a montré en 2018 un visage pour le moins diversifié. Adoptant une posture intimiste ou se tournant résolument vers le collectif, les cinéastes ont donné du monde une représentation instructive et pertinente. Reste maintenant à souhaiter que l'année en cours soit du même calibre. Au vu des premiers longs métrages qui ont pris l'affiche en 2019 (**Premières Armes** de Jean-François Caissy, **Des histoires inventées** de Jean-Marc E.Roy) et ceux annoncés dans les semaines à venir (**20-22 Omega** de Thierry Loa ou encore **Soleils noirs** de Julien Élie), cela ne fait aucun doute. ☑